

François Vincent. L'énigme de la réalité et de son double

Jean-Claude Leblond

Volume 38, Number 150, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53614ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leblond, J.-C. (1993). François Vincent. L'énigme de la réalité et de son double. *Vie des arts*, 38(150), 40–43.

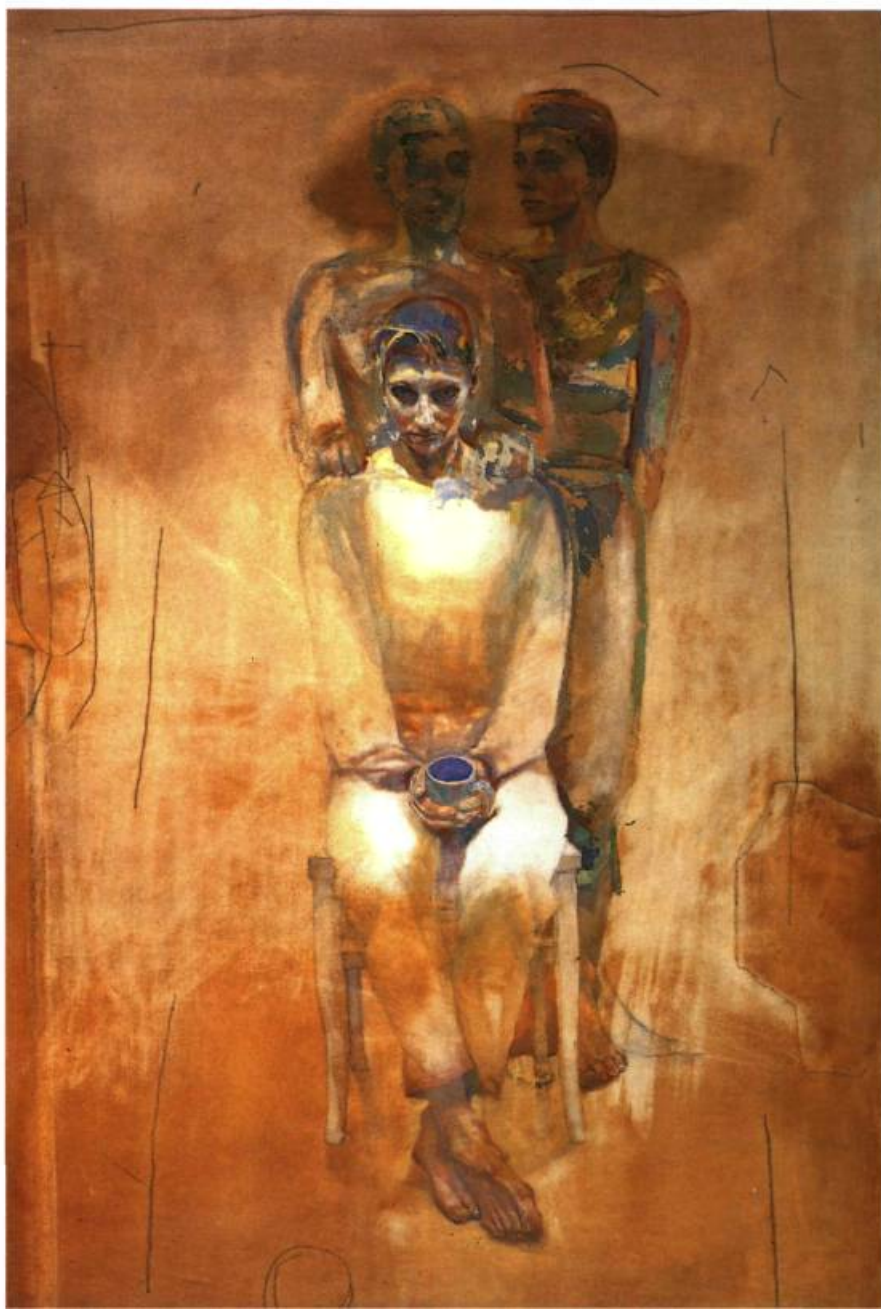
FRANÇOIS VINCENT

L'ÉNIGME

DE LA RÉALITÉ ET DE SON DOUBLE

Jean-Claude Leblond

■
Quand il parle
de sa peinture
ou de sa gravure,
François Vincent insiste
toujours sur le faire,
la manière, la technique ;
à cet égard, l'aspect tactile
et sensuel l'emporte sur
toute autre considération.
«Quand je pèse sur un tube
de couleur, écrit-il,
je salive. Dans les tailles
d'une plaque de cuivre,
je sens les ongles
de plusieurs autres
personnes et j'essaie
d'entendre le bruit
de leurs caresses.
La peinture à l'huile
m'apprend à toucher
leur peau.»



FRANÇOIS VINCENT

François Vincent est né à Montréal en 1951. Après un baccalauréat en linguistique, il s'inscrit en arts plastiques à l'UQAM. Plus tard, intéressé par la gravure, il effectue un stage à l'atelier Graff puis, en 1983, il travaille avec François-Xavier Marange à l'Atelier circulaire où il effectue toujours ses tirages.

Peintre et graveur donc, il enseigne également depuis 1983 à l'École nationale de théâtre où il dirige notamment des ateliers de dessin d'après modèles vivants. Son univers pictural qui n'est pas totalement éloigné du théâtre l'amène à réaliser au Théâtre d'aujourd'hui, en septembre 1992, la scénographie de la pièce *La leçon d'anatomie* de Larry Tremblay, mise en scène de René-Richard Cyr.

Il a remporté plusieurs prix dont, en 1989, le Grand Prix Loto-Québec, lors de la Biennale du dessin, de l'estampe et du papier et, en 1990, le Grand Prix du Concours d'estampe Loto-Québec.

Depuis 1973, il a réalisé 13 expositions individuelles et participé à une soixantaine d'expositions collectives. À Montréal, il est représenté par Michel Tétrault Art international et, à Paris, par la Galerie Anne Blanc (pour les gravures) et par la Galerie Michel Broutat.

Au printemps 1993, une exposition solo des œuvres récentes de François Vincent sera présentée par Michel Tétrault Art international et, en 1994, l'artiste participera, du 20 janvier au 13 mars, à la Maison des Arts de Laval, à une exposition portant sur le corps humain dans l'art contemporain et son intégration à différentes techniques.



François Vincent.
Photo: Paulo Manguy.

Comment créer un monde – celui de la peinture – sans éprouver, dans l'acte même de créer, la nécessaire sensualité, la tactilité, la présence physique de la chose en devenir sur une surface de toile ou de papier? Car cet autre monde reste autre définitivement, s'appartient à lui-même totalement. Au fond, l'artiste, tout autant que le spectateur, demeure tributaire de l'image de la chose qui se crée. Il doit vivre avec elle. «La chose que je dessine, déclare François Vincent, correspond à ce qu'elle est, et non pas à ce que je pense qu'elle est.» L'objet, là, surgi on ne sait d'où et dont le sens fait problème, le personnage hiératique dont l'intelligence du regard reste insaisissable, ne prennent pas leur origine dans le souci de l'auteur d'exprimer rationnellement ses sentiments, mais dans l'ordre de leur propre nécessité. «Les choses nous résistent, ajoute-t-il de façon laconique, ou alors, c'est nous qui leur résistons.» Et pourtant, la surface où s'étendent des couleurs chaudes et intimes, miroir réfléchissant qui refuse de se révéler, peut-être finira-t-il par livrer une infime partie de lui-même.

François Vincent caractérise sa «démarche» picturale de deux façons: «Il y a d'abord, dit-il, l'aspect extérieur qui se compose de dessins, ceux-ci doivent témoigner d'une qualité d'attention et d'observation rigoureuse et précise.» Ce premier volet qui a trait au faire, au tactile et au sensuel, correspond chez l'auteur à un besoin de contrôle sur la forme de ce qui est dessiné, sur le processus actif de fabrication. Son geste vise à décrire et à voir de mieux en mieux l'objet représenté. Il s'agit, précise-t-il, «d'aller toujours un peu plus

en profondeur dans l'expérience». A ce stade, si nous demeurons dans le domaine du savoir-faire et de la technique, nous ne sommes pas très loin des réflexions d'un Giacometti pour qui François Vincent conserve une très grande admiration et dont il poursuit, à sa manière, la même quête d'absolu, le même désir de rendre l'au-delà de la forme, la singularité du monde de la représentation.

JE PROVOQUE L'INVISIBLE

Contrepoids et complément du premier, le deuxième volet porte davantage sur l'expression, c'est-à-dire sur ce qui permet à l'art de transcender ou d'opérer une véritable transsubstantiation (au sens catholique de changement de substance) de l'ordre des réalités. «Plus on est rigoureux et précis sur le plan du métier, plus on provoque l'invisible. En travaillant sur le visible, mais en écho au visible, j'éprouve la sensation d'une autre dimension de la réalité, quelque chose qui se situe au-delà des apparences. C'est comme si je travaillais sur la réalité et son double.» Il considère, à l'instar des anciens, que c'est par l'apprentissage et la maîtrise technique, l'appropriation du vocabulaire pictural le plus précis possible, que l'on peut dépasser la simple représentation ou la simple expression et vraiment plonger dans l'inconnu de l'univers esthétique. L'autre visage de la réalité. «Et, tient-il à préciser, quand je parle de maîtrise technique, je ne fais aucunement référence à un académisme qui ne valoriserait que la virtuosité.»



LE COUPLE STÉRILE

Dans l'atelier, trois tableaux presque achevés inaugurent une nouvelle série qui a *les saisons* pour titre. Il y est question de la femme et de l'homme, de l'amour, du désir surtout et de la fertilité. *Juillet* met véritablement en scène le couple qui pourrait bien être le couple primordial, quasiment recroquevillé dans la partie gauche du tableau. La scénographie sobre joue à plein avec les symboles, les archétypes pour mieux dire. À côté de la femme dont la main droite repliée ne tient pas le fruit de la «connaissance», trône, sur un tabouret, un pot rond comme le ventre d'une femme enceinte, mais un pot vide. Au-dessus, une sorte de fenêtré, un ailleurs ou alors, comme dans la peinture hollandaise du XVII^e siècle, un état du monde. La droite de la surface est toute prise par une sorte de béance noire, sexe féminin ouvert sur le rien. Pour rien ?

La femme est repliée sur elle-même comme sur une indéchiffrable défaite. Le sentiment de l'échec ? Quant à l'homme, à moitié dissimulé derrière sa compagne, il regarde celle-ci avec des yeux presque imperceptibles, aveuglés d'une convoitise, d'un désir qui, s'il est par hasard assouvi, demeurera, semble-t-il, insatisfaisant. C'est que, contrairement aux autres tableaux de la série, le vase rond est vide. Il ne porte pas le germe de la vie, pas encore en tout cas. Et les deux corps, (par la tenue du dos, le port de la tête et l'attitude générale) renvoient à une défaite, une négation, une impuissance dont on devine qu'elle isole les êtres, les réduit à demeurer dérisoirement seuls sur leur planète respective.

TOUT, TOUJOURS À RECOMMENCER

Les éléments qui composent cette réalité picturale chez François Vincent (Il ne sera pas question ici de l'œuvre gravée) posent une énigme, celle-là même qu'il s'agit de déchiffrer, de décoder. Le thème principal porte sur le corps humain, sur des personnages dont la gestuelle, la stature, le port de la tête, la tenue du dos, les regards nous renvoient au saltimbanque, au comédien concentré en lui-même. Ne s'agit-il pas plutôt de l'individu en train de prendre possession de son masque social ? Dans les deux cas, il a un rôle à jouer. Le traitement au couteau éclaire les visages ou les costumes et rehausse les reflets de la peau ou des vêtements attirant ainsi le regard. *Anne 1* et *Anne 3* fournissent des exemples de mise en lumière du masque de l'individu. Est-ce le costume porté par le modèle qui nous fait associer celui-ci au saltimbanque, à la danseuse ? Les préoccupations de François Vincent demeurent toujours très près du monde de la scène. Il enseigne dans une école de théâtre et sa famille évolue dans cet univers.

Pourtant, dans le même temps, la surface de la toile marouflée est gravée de formes, d'icônes, parfois illisibles (ininterprétables), parfois, renvoyant à des formes anthropomorphiques. Comme si, à côté de la réalité du personnage fixé dans une attitude presque surréaliste ou plutôt, se tenant avec la même raideur que les sculptures filiformes de Giacometti, le peintre nous donnait à voir ou à deviner le double de celui-ci, son ombre, son aura, son ange gardien en quelque sorte. On ne sait trop. On ne sait plus très bien d'ailleurs d'où surgissent l'image et son double et où elles nous mènent. L'énigme est d'autant plus féconde que les couleurs sont chaudes comme des caresses. Ceci nous amènerait à parler d'une séduction de l'image. Or, s'il y a séduction, c'est bien dans

l'incapacité, chez le spectateur, de dire l'essence du mystère qui habite cette peinture et dans l'appel à lui donner sens. C'est alors qu'ayant fait le tour de l'œuvre, qu'ayant fait émerger des bribes de sens, le regardeur, conscient du caractère dérisoire de ses prétentions, est forcé de déclarer forfait et d'admettre qu'à nouveau, il lui faut tout recommencer. S'il y a savoir en art, c'est peut-être bien là qu'il loge. □



Août, 1992,
Huile sur toile,
122 x 102 cm.